

INTRODUCTION.

Des rives du Mékong aux Iles Galápagos, j'en ai vu des contrées, des rivages et des étendues ; pourtant nulle ne sera aussi vaste que celle qui s'est ouverte à moi et en moi à la fin du mois de septembre de l'année 2005. J'ai alors commencé à muer et j'ai aussi muté, sans m'en apercevoir.

Je suis également devenue mère.

J'ai pénétré un autre monde, envahi un nouveau poste. Instantanément, j'ai désiré transcrire ce qui m'arrivait. Un ouragan me traversait, réveillant mes affres, révélant mes talents.

J'ai été propulsée, contrainte, traînée et entraînée par un courant de vie qui, au prime abord, me submergea.

J'ai pris la liberté d'emprunter le prénom de Suzanne et d'en parler à la troisième personne, me rendant compte qu'elle avait été une partie de moi pendant presque une décennie.

Chapitre 1.

Je m'appelle Hyppoline. J'ai 36 ans ; et je ne vis que depuis 3 ans. Je suis donc toute petite mais dans un corps de femme.

Que s'est-il passé avant ? Que m'est-il arrivé ? Combien de personnes ai-je ratées, niées, abîmées... Trop, sans nul doute.

Depuis 3 ans, je rattrape le temps perdu, bien qu'à jamais écoulé ...

Je m'emmerdais tant étant jeune et j'étais si riche que mon cerveau ne fonctionnait plus.

J'allais de voyage en loisir et de plaisir en avilissement. J'eus l'idée parmi tant d'autres de me rendre en Inde, dans les bidonvilles.

Les copains de ma jet set personnelle faisaient de même ; c'était très en vogue dans mon cercle à Paris.

On allait voir la merde des autres pour se réjouir de notre connerie en or et dégoûter quiconque de la nature humaine.

Sans cet accident, ma nature serait restée intacte, autrement dit ignoble.

L'avion qui s'envolait à peine pour Bombay tomba au décollage.

Je fus plongée dans un profond coma dont je ne me réveillai que dix ans plus tard.

Le monde avait tourné sans moi. Heureusement pour lui. Et les tours new-yorkaises s'étaient effondrées quand je dormais. Entre autres.

A mon réveil, ma nature tenta un soubresaut et je redevins odieuse. Le personnel en pâtit ; mais comme à mon habitude je n'en eus pas honte.

Les regards me fuyaient, les infirmiers ne s'attardaient pas ; ils étaient même pressés de poursuivre leurs soins ailleurs, et chaque garde dans ma chambre était vécue comme un calvaire.

Je les surpris un jour à se disputer les gardes des chambres annexes. Aujourd'hui je les comprends. Je ne me supportais pas moi-même.

Je ne m'étais jamais aimée. Je ne savais pas à l'époque ce que c'était de se regarder dans un miroir et d'en être fière devant Dieu.

J'aurais dû crever. Dieu, pour le coup, en décida autrement. J'étais mise à rude épreuve. Je ne remarquerai plus jamais.

Mon père était au Mexique. Il glandait, le cul bordé de nouilles et d'ennui, sur des tonnes de pièces d'or, couché des après-midi entières contre de nouvelles paires de seins, de préférence couleur locale. Les filles, quant à elles, ne s'intéressaient bien évidemment qu'à la couleur de son compte en banque, héritage d'une grande lignée de l'horlogerie française.

Sa famille avait coupé les ponts depuis la mort de l'ancêtre et la répartition des biens. On les comprend aisément. Le manque de noblesse de mon père était une injure aux armoiries familiales. Car mon père avait un seul talent : épanouir sa nature de salop au jour le jour, et la cultiver sans aucune mauvaise conscience.

L'amour n'avait jamais fait partie de sa vie.

Ma mère était la seule qui, chaque jour, quand elle ne pouvait se rendre à mon chevet de grande comateuse, prenait au minimum des nouvelles par téléphone.

Or, un matin, l'hôpital l'avait contactée. Durant ces longues années, elle s'était résolue à ma mort. On lui annonçait ce jour-là l'inverse du processus attendu : je m'étais réveillée.

Elle n'en était pas revenue. Malaise cardiaque, infarctus, réa. Ce pourrait être risible. Ce ne le fut pas pour moi.

Je réalisai à quel point ma mère comptait à mes yeux. Elle était finalement le seul tuteur de mon existence, mon seul repère de valeurs et de moralité. Toute sa vie était empreinte de droiture.

Me concernant, je n'avais emprunté que le chemin facile d'une vie donnée et superficielle. J'allais devoir trouver une autre vie, et bifurquer à jamais.

Ma mère vint chaque jour. Ma mémoire à long terme me faisait défaut. Au près d'elle, je me sentais bien.

Elle m'amenait des albums, des douceurs, des vêtements chauds. Elle était heureuse d'être "ma maman"; et surtout que je l'accepte.

Je rencontraï enfin la personne la plus précieuse de ma vie : celle qui me l'avait donnée.

Par ailleurs, ma conduite vis-à-vis du personnel ne s'améliorait pas. J'en voulais à la terre entière.

Je ne me prenais pas pour rien. Je croyais être la seule handicapée au monde.

Je ne supportais pas qu'ils me changent, qu'ils me voient nue, inerte, insensible à bien des endroits. J'étais devenue affreuse, indésirable.

Ma laideur morale ne m'avait nullement gênée avant, mais l'inesthétisme inhérent à ma paralysie et à mes

multiples cicatrices me donnait le dégoût de moi-même et donc des autres. Il n'y a que de ma mère dont j'acceptais le soutien et le regard. De surcroît, j'avais vieilli.

Des pans entiers de ma vie antérieure à l'accident me faisaient défaut. J'avais encore du mal à articuler.

Il me fallut tout réapprendre, y compris manger.

Les visites ne m'encombraient pas. Je n'avais jamais eu d'ami sincère. Je n'en avais pas mérité. Qui avais-je aidé, écouté... Le partage était une notion enfouie. Grâce à la nouvelle relation avec ma mère, j'en apercevais les bénéfiques et j'en goûtais toute la saveur.

C'est à cette époque, et grâce à *Suzanne*, que j'ai commencé à m'agrandir. J'ai alors lu un sentiment nouveau dans les yeux de ma mère : elle était fière.

Ma matière brute mutait au fil du temps, je me ravisai quant à mes attitudes. Je dus admettre que j'avais besoin des autres, tant des soignants que de n'importe qui me faisant l'insigne honneur de considérer ma pauvre personne.

J'appris l'humilité, à coups de déprime et de deux tentatives de suicide.

Ma mère fut là encore une fois. Je fus surprise d'inspirer de la tendresse ; moi qui avais pitié de mon être. J'acceptai ma vulnérabilité, la montrai ; et on put enfin m'aider.

J'appris l'amitié. Merci encore Marie. Infirmière extraordinaire, au cœur qui ne méritait pas le mien, mais qui sut ouvrir une porte et y insérer de la lumière. Elle est aujourd'hui une de mes amies les plus chères.

Les heures se décomposaient donc ainsi : il y avait les moments de colère, puis venait un profond désespoir et

enfin l'envie d'en finir, heureusement pour moi rarement actualisée.

Un événement bien précis vint interrompre ce circuit d'émotions, cet engrenage de la dépression :

Un médecin remplaçant, au fort tempérament sans détour, fit irruption dans ma chambre, mettant fin à un horrible moment de reprise alimentaire ; pour cela seulement, je l'en remercie !

Il me renvoyait l'inutilité de mes conduites rapportées par le personnel, ma lâcheté, ma facilité.

Il me foutait dehors et ne me donnait pas le choix. Il m'expédiait en centre de réadaptation et de rééducation. Ainsi, ponctua-t-il notre entretien à sens unique, j'en ferai chier d'autres. Je restai bouche bée. Lui aussi je crois lorsque je lui remis des années plus tard le manuscrit de *Suzanne*, en guise de reconnaissance, une boîte de macarons assortie de Honfleur posée dessus. Mes préférés.

C'est en centre que je me rappelai alors de *Suzanne* et de *Paolo*. *Ces êtres qui étaient entrés dans mon coma pour y tisser une histoire et me faire grandir.*

Avant eux, avant l'accident, je n'avais rien vécu.

Ma mère ainsi que Marie m'encouragèrent dans la voie du récit, et surtout de la transcription. Et je ressuscitai.